

Brèves littéraires

Brèves

Nous voilà au coucher du cinquième soleil...

Claude Bernier

Volume 6, numéro 2, automne–hiver 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5163ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bernier, C. (1990). Nous voilà au coucher du cinquième soleil.... *Brèves littéraires*, 6(2), 21–25.

NOUS VOILÀ AU COUCHER DU CINQUIÈME SOLEIL...

Claude Bernier

*«Pour nous, les cendres de nos
Ancêtres sont sacrées et l'emplacement
où ils reposent, une terre sanctifiée.
Nos morts, n'oublient jamais
le monde merveilleux qui
leur a donné vie.»*

Le chef Seattle, 1885

«Nous voilà au coucher du cinquième soleil et le shaman ne s'éveille toujours pas. L'eau salée de la tourmente couvre son corps et ses yeux clos voient les vastes territoires de l'Autre Monde.»

C'est ainsi que le Chef parla aux membres de la tribu assemblés devant le tipi du malade. On approchait de la Lune-des-arbres-qui-craquent (décembre) et on épuisait les maigres réserves de poissons. Deux vieilles femmes, étendues à même le sol, comme l'élan soignant une blessure, chantaient d'une voix à peine perceptible aux abords du tipi. Ce chant vibrant de souffles rauques divulguait les états d'âme du «rêveur». Cela se passait chez une bande de Montagnais vivant sur la côte nord du Ladauhana (le Saint-Laurent).

Pendant ce temps, filant à tout près de vingt-cinq noeuds, s'avavançait le HMS TITANIC sur les longues et lourdes vagues de l'Atlantique nord. Du poste de pilotage, on voyait s'appesantir la mer et s'assombrir l'horizon. Le commandant, sachant son navire insubmersible, pressentait la tempête comme un simple incident de parcours qui démontrerait les capacités remarquables du navire.

Le shaman ouvre une dernière fois les yeux et voit que son esprit délaisse son corps transi. Les parois de son abri deviennent vagues alors qu'une pléiade d'étincelles forment une fumée étoilée qui se fond à celle du foyer central. Toutes deux, brûlant d'un même feu vital, s'élèvent au faite du tipi.

Les deux vieilles s'étreignent, comme prises de vertige, les chiens se taisent et le clan assiste, silencieux, à l'envol contrastant du grand corbeau blanc dans les couleurs froides de la nuit.

«Puisse-t-il trouver, avant l'aube prochaine, le sentier qui mène à la Savane, où s'est arrêté le caribou», avait dit le Chef.

On danse et on s'amuse dans le grand salon victorien du transatlantique. C'est la parade des toilettes et des pierreries scintillantes; Mme la comtesse de Patente Chose expose une broche à mille feux sur sa généreuse poitrine laiteuse. L'ambiance est à la fête et l'apparat se meut au son des violons tziganes; ici, seule la chanterelle émet parfois des relents de nostalgie.

L'ombre du grand oiseau se glisse sur les infinies étendues de glaces éclairées par la lune. Sur la banquise, s'agitent des mouvées de loups-marins qui pointent leurs museaux brillants vers les cieux constellés. Le corbeau s'enfonce dans un brouillard profond et aiguise son regard pour en scruter le filtre vapoureux.

Le commandant retire ses jumelles, il est maintenant inutile de fouiller l'horizon. L'opacité des ténèbres est telle qu'on se croirait au bout des mers, là où erraient jadis des monstres et des serpents troublants. Les eaux s'éclatent et la force de la houle s'en prend à la coque noire et imposante du bateau. Dans la chambre des machines, les chaudières chuintent bruyamment; chose inapparente dans la salle de bal où le champagne, les cigares et la coquetterie se font valoir.

Maintenant au-dessus de la tourmente, le corbeau plane et sonde les abîmes. Au plus profond de la nuit trouble, on croirait voir deux irréels chapiteaux où brillent d'étranges artifices; deux immenses masses qui se font face. Si sur l'une d'elles rayonnent d'innombrables lumières, sur l'autre, s'agitent des lueurs vertes et bleues telles la luminescence de feux surnaturels. Leurs courses respectives lourdes de puissance les magnétisent. Le corbeau rabat ses larges ailes et s'élance en un piqué foudroyant.

L'officier de vigie voit avec effroi surgir la grande muraille et pousse un cri déchirant. On ne peut même pas tenter une manoeuvre et la collision est inéluctable. Le commandant bascule sous le choc et la confusion s'abat au poste de pilotage. Les ordres fusent et le télégraphiste semble chercher à se remémorer le code du signal de détresse. Dans le grand salon,

le lustre s'effondre, les colonnes de marbre ciselées d'or s'affaissent et Mme la comtesse de Patente protège inutilement son trésor de pacotille dans la cohue.

Au campement, les deux vieilles, face à face, bouches presque jointes, entonnent une étrange et singulière cacophonie. Autour d'elles, s'inquiète la tribu, les parois du tipi tremblent et des nombreux feux éclairant le bivouac, s'élèvent des silhouettes rappelant les Anciens; des jeunes et des vieux qui étaient, croyait-on, bercés par la Terre-Mère sacrée.

Par la brèche ouverte sur une centaine de mètres, s'engouffrent des tonnes d'eau qui bousculent le navire. Sur le pont, la foule se presse auprès des embarcations de sauvetage. Des hommes démunis et pris de panique se jettent dans les eaux glaciales et mortelles. Les cris d'épouvante sont abominables. Les enfants pleurent avec leurs mères ou avec les bras qui les enlacent et les barques qu'on lance à l'eau n'ont aucune mesure avec le gigantisme de la vague.

Sur l'iceberg, se tient en cet instant une cérémonie à laquelle assistent les tristes esprits fuyant les tombes profanées par l'avancée impitoyable de l'homme blanc. L'assemblée de ces âmes errantes, chassées de leurs terres, encercle une grande faille résultant de la collision. La lune, ici curieusement apparente au coeur de ce brouillard, découvre des figures sages et burinées par les foudres du vent. De chacun de ces profils meurtris, émane la quête désespérée du Grand Esprit. Le corbeau, revenant à sa forme originelle, se pose et se joint aux ombres recueillies.

Au tipi, les vieilles s'apaisent et de leurs bouches, s'échappe une nuée de cristaux comme autant de notes silencieuses s'accordant au souffle planant de l'Autre Monde. Ainsi se manifeste l'arrivée du shaman au pays sans bornes des Anciens.

Le HMS TITANIC, submergé, s'enfonça lamentablement, les blancs goûtèrent à la grande noirceur pendant que les dépossédés, les exclus, se perdirent dans la neige balayée par le vent sifflant qui nourrit les rêves.

Le lendemain, un camelot criait la nouvelle bouleversante dans le port de New-York alors qu'au campement, on jugeait qu'il était temps de chercher un autre territoire de chasse.